

## LA CONTRIBUTION DE L'ESPAGNE AU DEVELOPPEMENT DE LA TYPOGRAPHIE GRECQUE\*

In the frame of the Greek culture of the Spanish Renaissance the author focuses his attention specially on the Greek type cast by Guillén de Brocar in Alcalá for the Complutensian Polyglott, a very important contribution to the Greek typography.

La péninsule ibérique, située à l'extrémité occidentale de la Méditerranée, se trouve placée à l'opposé de l'empire byzantin. Toutefois, les relations commerciales par voie de mer assurent entre ces deux mondes un lien, d'importance variable selon les époques. D'autre part, les suites de l'invasion musulmane ont contribué à faire connaître à l'Espagne chrétienne, par l'intermédiaire des traductions arabes, une partie du patrimoine littéraire de la Grèce antique; les aristotélisants hispaniques du XVIème siècle, si appréciés en Italie et en France, sont dans une certaine mesure les héritiers des traducteurs de Tolède et d'ailleurs. Enfin, au XIVe siècle, un contact immédiat entre l'Espagne et Byzance est établi grâce aux compagnies navarraises et aux compagnies catalanes. Dans le dernier tiers de ce siècle, à l'initiative du Grand Maître des Hospitaliers, Juan Fernández de Heredia, quelques auteurs de l'antiquité grecque et du moyen-âge byzantin sont traduits en aragonais, notamment des historiens, de Thucydide à Jean Zonaras, le chro-

\* Cet article est la version, revue et pourvue de notes, de la conférence que, à l'invitation du Prof. Manuel Enrique Vázquez Buján, j'ai donnée à Compostelle le 13 décembre 1995 dans le cadre des festivités du 5e centenaire de l'Université, à l'occasion de la célébration du 25e anniversaire du Département de Latin et de Grec. Je remercie le Prof. Emilio Suárez de la Torre de l'avoir accueilli dans sa revue.

niqueur du XIII<sup>e</sup> siècle, en passant par les *Vies parallèles* de Plutarque. Mais il ne faudrait pas croire que ces traductions ont été faites directement à partir du texte grec. La présence d'une version intermédiaire est un phénomène général. A Bagdad, au IX<sup>e</sup> siècle, la version syriaque était une étape presque obligatoire entre le grec et l'arabe. A Tolède, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, la traduction se faisait en deux temps, de l'arabe au castillan et du castillan au latin. Cette fois, dans l'Orient byzantin, c'est le grec parlé —l'ancêtre de la *dimotiki*— qui, plutôt que l'italien, sert d'intermédiaire entre le grec ancien et l'aragonais: le premier traducteur est un byzantin qui connaît les deux états de sa langue, l'antique et le contemporain, le second un Aragonais qui comprend le grec parlé à cette époque. Dans ces conditions, il est probable qu'une oeuvre historique en vers, la *Chronique de Morée*, composée dans la langue du temps, a été traduite directement en aragonais, sans intermédiaire, sous le titre de *Libro de los fechos et conquistas*. Le contact ainsi établi entre l'Espagne et quelques oeuvres littéraires grecques, antiques ou médiévales, fut de courte durée; il cesse à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Mais déjà apparaît une nouvelle occasion de rencontre entre l'Espagne et l'antiquité grecque. Cette fois, elle se situe en Italie, au début du XV<sup>e</sup> siècle. La maison d'Aragon prend possession de la Sicile en 1409, du royaume de Naples en 1435, et les souverains participent activement à la Renaissance. C'est à la demande du roi Alphonse V le Magnanime que l'humaniste italien Lorenzo Valla traduit en latin l'*Iliade* d'Homère. Il en était arrivé au X<sup>e</sup> chant de cette épopée quand, en vue de faciliter sa tâche, le souverain écrivit à deux reprises, au mois de mars 1441, à son *magister racionalis* de Messine, en Sicile, pour lui demander de se procurer dans un monastère grec de cette ville un dictionnaire qu'il qualifie dans une première lettre de *liber de vocabulis grecis*, dans la seconde, de *codex graecarum dictionum*. En effet, la Sicile orientale était alors, comme l'Italie méridionale, une région où la langue grecque continuait à être parlée et enseignée, où des oeuvres antiques étaient transcrites et recopiées.

Ainsi mise en contact avec une région où l'hellénisme était encore vivant, ainsi établie dans un royaume où l'humanisme italien se développait avec vigueur et de façon originale, l'Espagne elle-même n'allait pas tarder à s'intéresser à l'enseignement du grec, qui paraît avoir commencé dans le dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle. Quelques jalons sont fournis par l'histoire du livre. Dès 1475, un livre imprimé

à Barcelone comporte des caractères grecs: les *Rudimenta grammatices* de l'humaniste italien Nicolas Perotti (Johannes de Salsburgo et Paulus Husus de Constantia, 12 décembre 1475); le même ouvrage est publié, avec quelques caractères grecs, deux ans plus tard, à Tortosa (Petrus Brunus et Nicolaus Spideler). Ensuite, il faudra attendre plus d'un quart de siècle pour voir paraître en Espagne un autre livre comportant des caractères grecs: en 1506, une épigramme grecque de six vers figure sur la page de titre du *Iuris civilis lexicon* d'Antonio de Nebrija (Salamanque, chez Porrás); les caractères grecs, encore rudimentaires, sont très proches de ceux que Guillén de Brocar utilisera à Logroño, en 1507 ou 1508, pour la première édition du *De litteris graecis* de Nebrija. Dans l'enseignement lui-même, les débuts sont peu nets. On cite le nom d'Arias Barbosa, un portugais qui passe pour avoir été le premier maître de Hernán Núñez de Guzmán el Pinciano, celui qui se fera appeler plus tard le «Commandeur grec» (Comendador griego). Ce qui est sûr, c'est que Núñez de Guzmán a séjourné et étudié en Italie, notamment au Collegium Hispanicum de Bologne, dans la dernière décennie du XVème siècle, et qu'il est retourné ultérieurement dans ce pays. C'est au cours de l'un ou l'autre de ses séjours en Italie qu'il a acquis des manuscrits grecs et des livres imprimés grecs et latins; il les légua à l'université de Salamanque, où ils font aujourd'hui l'honneur de la bibliothèque. Deux de ces manuscrits (M 223 et M 230) ont été achetés à Bologne, comme en fait foi une note écrite de la main de Núñez; le prix d'achat est indiqué, mais non la date, malheureusement.

Avec la fondation du Collège de San Ildefonso, berceau et noyau de l'*Universitas Complutensis*, à Alcalá de Henares, en 1499, par le cardinal Cisneros, la situation devient claire. Dans l'enseignement académique, à côté du latin une place est faite au grec et à l'hébreu, les deux langues bibliques originelles, l'une pour le Nouveau Testament, l'autre pour l'Ancien Testament, à côté du latin de la Vulgate et du grec de la Septante. Ce trilinguisme n'est donc pas un moyen de faire renaître l'étude des auteurs païens, transmis en grec et en latin; une place faite au grec y suffisait. L'addition de l'hébreu manifeste bien plutôt le souci de faire remonter l'étude de l'Écriture Sainte à ses formes linguistiques originelles. Le grand projet de Bible polyglotte que le cardinal Cisneros met au point dès 1502 montre bien que tel était son dessein. Il faut rappeler que l'entreprise avait un antécédent fameux, les

*Hexaples* d'Origène, composés dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, et que de nouveaux projets sont en cours dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle. En effet l'imprimerie naissante a cherché à donner des correspondants aux *Hexaples*. Ce n'est pas encore le cas en 1481 avec Bonus Accursius, qui publia à Milan un psautier bilingue présentant sur deux colonnes la traduction grecque et la traduction latine<sup>2</sup>; il s'agissait simplement d'apporter une aide à l'apprenti helléniste. Tout différent et d'une autre ampleur était le projet formé à Venise par Alde Manuce. Dès 1501, le grand imprimeur avait envisagé de publier une Bible trilingue avec, disposés sur trois colonnes, le texte original hébreu, la traduction grecque des Septante et la Vulgate latine de saint Jérôme. La tentative, dont Alde avait fait part à des correspondants, avorta, probablement à cause des difficultés de la tâche; il n'en subsiste qu'une trace matérielle, l'épreuve de la page initiale avec les versets 1 à 14 du premier chapitre de la Genèse<sup>3</sup>. D'autres entreprises moins ambitieuses verront le jour avant la sortie de la Polyglotte d'Alcalá et au cours de sa publication. Tel est le cas du *Quincuplex psalterium* de Jacques Lefèvre d'Étaples, publié à Paris en 1509 par Henri (I) Estienne. On y trouve, disposées sur trois colonnes, les trois versions latines du Psautier données successivement par saint Jérôme: au centre le *Psalterium Romanum*, une révision de la vieille version latine (*Vetus latina*) qui était faite elle-même sur la traduction grecque de la Septante; à gauche le *Psalterium Gallicum*, deuxième révision de saint Jérôme; à droite, le *Psalterium Hebraicum*, traduction faite par lui directement sur le texte hébreu. Au-dessous des trois colonnes est disposé, à lignes longues et serrées, le commentaire continu de Lefèvre d'Étaples. Dans la suite du volume est reproduit le texte de la *Vetus latina*, base de la première révision de saint Jérôme, et un *Psalterium conciliatum*, oeuvre de

<sup>1</sup> Dans les *Hexaples*, dont il ne subsiste que des fragments, l'érudit alexandrin avait rassemblé et disposé sur six colonnes —ce qui suppose l'emploi d'un livre à pages, d'un *codex*, et non celui de rouleaux de papyrus— le texte hébreu de l'Ancien Testament, sa translittération en caractères grecs, et quatre versions grecques du texte hébreu. A savoir celle d'Aquila (un juif de la province du Pont), très littérale, vers l'an 130 de l'ère chrétienne. Celle de Symmaque (un chrétien de Sinope), version lisible de celle d'Aquila, vers l'an 170. La Septante, composée aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles avant notre ère par des juifs d'Alexandrie. Et enfin la version de Théodotion, une révision du texte de la Septante faite à la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère.

<sup>2</sup> Fac-similé de quelques lettres dans R. Proctor, *The printing of Greek in the fifteenth century*, Oxford 1900, 64 (désormais cité Proctor).

<sup>3</sup> Reproduction dans Aldo Manuzio *Tipografo 1494-1515*, Firenze 1994, n° 52.

Lefèvre d'Étaples, dont le texte est celui de la Vulgate révisée d'après l'original hébreu. Tout en ne présentant qu'une langue, le latin, le *Quincuplex psalterium* tient compte, à la fois, de la version grecque de la Septante et de l'original hébreu. Un détail typographique présente une certaine importance: pour maintenir une correspondance exacte entre les lignes des trois colonnes de texte, l'imprimeur a comblé les blancs en fin de ligne et les interlignes vides par des ornements variés imprimés en rouge; la solution sera reprise, en noir cette fois, dans le Nouveau Testament de la Polyglotte d'Alcalá.

Un autre psautier multilingue mérite d'être mentionné, même si sa publication est survenue au cours de l'impression de la Polyglotte. C'est celui que l'orientaliste italien Agostino Giustiniani a fait paraître à Gênes en 1516: on y trouve, juxtaposés sur huit colonnes (quatre par page), de gauche à droite, le texte hébreu des psaumes, la traduction latine de l'hébreu, la Vulgate latine, la Septante grecque, la version arabe, la paraphrase araméenne et sa traduction en latin; la huitième colonne est occupée par des notes et remarques en latin.

A ces productions variées, mais limitées à un seul et même livre de l'Ancien Testament, il faut ajouter un projet qu'Érasme portait en lui depuis longtemps: publier, face au texte grec du Nouveau Testament, une traduction latine faite directement sur l'original. Dans l'édition de ses *Adages* publiée à Venise en septembre 1508 chez Alde Manuce, il promet même (*Chilias secunda*) de donner une édition biblique en quatre langues. Sous une forme plus modeste et moins satisfaisante, le projet se réalisera en 1516 pour concurrencer la Polyglotte en cours de fabrication.

Pendant ce temps, en effet, on travaille à Alcalá, en commençant par le Nouveau Testament dont le texte grec n'avait pas encore été imprimé<sup>4</sup>. Les problèmes à résoudre ne manquaient pas. Il fallait disposer de manuscrits grecs permettant d'établir la copie destinée à la composition. Il fallait des hellénistes confirmés pour les utiliser de manière critique. Il fallait enfin un matériel d'impression spécialisé et le personnel compétent pour s'en servir. C'est sur ce dernier point que j'insisterai puisque, comme l'indique le titre de mon exposé, la typographie grecque en

<sup>4</sup> Sur l'imprimerie à Alcalá voir en dernier lieu J. Martín Abad, *La imprenta en Alcalá de Henares (1502-1600)*, 3 vol., Madrid 1991; je n'ai pas réussi à consulter l'*Anejo* du fac-similé de la Polyglotte publié à Valencia en 1987.

constitue l'élément central. Pour les deux premiers points, il suffira de dire que des manuscrits de la bibliothèque pontificale ont été mis à la disposition des éditeurs; le prêteur était le pape Jules II, mais, en raison de la durée de l'entreprise, c'est son successeur, Léon X, qui sera remercié pour ce prêt dans la préface de l'ouvrage. De son côté, la république de Venise avait envoyé la copie d'un manuscrit du cardinal Bessarion. L'équipe rassemblée par le cardinal d'Espagne regroupait les meilleurs spécialistes espagnols du temps, Antonio de Nebrija pour la partie latine, Núñez de Guzmán pour le texte grec, et aussi Juan de Vergara, Diego López de Zúñiga, d'autres encore. Quelques étrangers viendront plus tard s'associer à l'équipe, comme l'italien Vettor Fausto<sup>5</sup> et un spécialiste des éditions grecques, le crétois Démétrios Doukas<sup>6</sup>, qui avait travaillé à Venise, chez Alde Manuce, dans les années 1506 à 1509, publiant en novembre 1508 le tome I des *Rhetores graeci* et collaborant à l'édition du gros volume des *OEuvres morales* de Plutarque, paru en mars 1509, mais préparé dès 1506. L'activité des presses aldines cesse, pour plus de trois ans, en mai 1509, à cause de la guerre consécutive à la Ligue de Cambrai. C'est alors que Démétrios Doukas, privé de son gagne-pain, se rendit à Alcalá à l'invitation du cardinal Cisneros, si l'on en croit l'intéressé. Sa venue fut bénéfique, tant du point de vue de la correction du texte grec qu'en raison de sa connaissance de la typographie.

En effet, pour passer de la préparation de la Polyglotte à sa réalisation comme livre imprimé, il fallait franchir une étape technique particulièrement délicate. Jusqu'à l'an 1500, seule l'Italie avait produit des livres composés entièrement ou majoritairement en grec. A Paris, le premier livre grec est daté du mois d'août 1507 et, comme les publications qui suivront immédiatement, il ne compte que quelques dizaines de pages. Dans les Pays-Bas espagnols et dans les pays germaniques, l'impression d'ouvrages en grec ne commence que dans la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle. Le projet envisagé par le cardinal Cisneros était d'une tout autre importance et il fallait, pour le mener à bien, un imprimeur de qualité disposant d'un jeu de caractères grecs dignes de l'entreprise. Le cardinal confia à Arnao Guillén de Brocar le soin de graver les coins et d'en tirer les matrices permettant la fonte des caractères.

<sup>5</sup> Voir *infra*, note 13.

<sup>6</sup> Voir *infra*, note 12.

Guillén de Brocar exerçait alors son métier d'imprimeur à Logroño, après avoir commencé à Pampelune. En 1510 ou 1511, les préparatifs de l'édition étant assez avancés, le cardinal fit venir Guillén à Alcalá, où une imprimerie fondée par le prélat fonctionnait depuis 1502.

Pour mieux comprendre la suite des événements, il faut connaître ce qui s'était passé en Italie, dans le dernier tiers du XV<sup>ème</sup> siècle, pour l'impression des textes grecs. Les premiers à avoir utilisé des caractères grecs sont les imprimeurs d'oeuvres latines de l'antiquité comportant des mots ou des phrases entières en grec, comme certains traités de Cicéron ou les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Ces imprimeurs firent graver des caractères grecs qui s'harmonisèrent peu à peu avec les caractères romains du texte. Dès 1472, à Venise, ces caractères furent pourvus des signes diacritiques habituels dans les manuscrits byzantins: esprits, accents, trémas. Tout était donc prêt pour l'impression d'ouvrages grecs. Mais les premiers à oser entreprendre cette tâche nouvelle furent des Grecs réfugiés dans le nord de l'Italie: voulant reproduire au mieux l'écriture des manuscrits contemporains, ils firent graver, en sus des lettres, les ligatures et les abréviations dont les copistes usaient pour améliorer leur rendement. Lorsqu'Alde Manuce, un italien, se mit à produire des livres grecs à Venise, en 1494, il adopta la solution préconisée par ses collaborateurs d'origine hellénique et lui donna une diffusion sans pareille avec le grand nombre d'ouvrages grecs publiés par les presses aldines jusqu'à sa mort, en 1515.

Pour assurer la composition du texte grec de la Polyglotte, le cardinal se trouvait devant l'alternative suivante: ou bien importer d'Italie une fonte grecque avec ses matrices de façon à disposer d'autant de caractères qu'il serait nécessaire pour l'impression de l'Ancien Testament dans la version de la Septante et du Nouveau Testament dans le texte original; ou bien faire graver des caractères nouveaux d'après un modèle choisi avec ses collaborateurs. Il se décida pour la seconde solution et Guillén de Brocar fut chargé de graver les caractères grecs<sup>7</sup>. Mais quels modèles lui furent proposés? Plusieurs réponses ont été données à cette question. Je ne les mentionnerai pas, car la solution est maintenant certaine. Il est d'abord évident que la police grecque de 27 signes (les 24 lettres de l'alphabet, avec deux *sigmas*, un 2<sup>ème</sup> *pi* et un 2<sup>ème</sup> *tau*), dépourvue de ligatures et d'abréviations, n'a pas subi l'influence d'Alde

<sup>7</sup> Proctor (voir note 2), pl. XXIV.

Manuce et des imprimeurs grecs de Venise. Si l'on recherche des caractères apparentés dans la typographie italienne, on les trouvera chez les imprimeurs de textes latins avec citations grecques. A Venise même, le Lactance<sup>8</sup> de Wendelin de Spire, un allemand, et l'Aulu-Gelle<sup>9</sup> de Nicolas Jenson, un français, deux ouvrages publiés la même année 1472, présentent des caractères grecs dont la quasi-totalité ont des correspondants dans la police d'Alcalá. Dix-sept ans plus tard, à Florence, l'imprimeur Antonio Miscomini publie la première centurie des *Miscellanea* d'Ange Politien<sup>10</sup>, où figure, avec d'autres citations poétiques en grec, un hymne de Callimaque en édition princeps. Les caractères de Wendelin de Spire et ceux de Nicolas Jenson s'y trouvent régularisés, mais le tracé de base reste le même et il est, à une lettre près, celui des caractères d'Alcalá. Il ne fait pas de doute que le modèle donné au graveur était constitué par les pages grecques du livre de Politien. En effet l'auteur anonyme de la préface du tome V (Nouveau Testament) s'explique sur l'absence de l'accentuation traditionnelle, comme on le verra plus loin, et mentionne, à l'appui de sa position, non seulement les inscriptions antiques, mais l'exemple des poèmes de Callimaque et des *Oracles sibyllins*; or Politien, dans ses *Miscellanea*, donne *in extenso* l'hymne V de Callimaque *Sur les bains de Pallas* et cite quelques vers des hymnes I et II, quelques vers aussi des *Oracles sibyllins*. La rencontre n'est pas due au hasard; elle indique sans conteste quel a été le modèle donné au graveur<sup>11</sup>. Un premier élément commun à tous ces caractères, c'est une verticalité d'ensemble, avec de très rares exceptions. Cela les oppose aux fontes des imprimeurs grecs et d'Alde Manuce, qui sont une véritable italique grecque, plus ou moins, mais toujours, penchée à droite. En second lieu, les ressemblances de certains tracés sont telles que leur parenté, pour ne pas dire leur filiation, ne fait pas de doute pour le paléographe. Ce qui est manifeste dans les caractères de la Polyglotte, c'est un effort couronné de succès pour uniformiser les éléments de base des lettres, par exemple les deux obliques du *lambda* et du *delta*, ou les deux cercles de l'*omicron* et du *sigma*, et

<sup>8</sup> Un excellent spécimen des caractères est reproduit par V. Scholderer, *Greek Printing Types 1465 to 1927*, London 1927, pl. 4 (désormais cité Scholderer).

<sup>9</sup> Scholderer, pl. 7.

<sup>10</sup> *Ibid.*, pl. 19.

<sup>11</sup> Comme l'a bien vu K. M. Woody, «A Note on the Greek Fonts of the Complutensian Polyglot», *The Papers of the Bibliographical Society of America* 65 (1971), 143-149.

pour rendre plus symétriques des lettres comme *mu*, *pi* et *upsilon*. Il faut toutefois relever dans les caractères d'Alcalá une différence notable par rapport au modèle florentin, le *nu* de type ancien avec queue descendante, tracé peut-être inspiré par des manuscrits de minuscule ancienne; une différence moins importante est l'emplacement du *chi*, posé sur la ligne inférieure et débordant vers le haut. ·

Plus gras que leurs devanciers de Venise, les caractères grecs de Guillén de Brocar donnent une impression d'équilibre et de solidité, plus sensible dans les pages du poème de Musée, *Héro et Léandre*, que dans la Polyglotte elle-même, où l'usage de lettres latines en exposant rompt la continuité de la ligne. Une autre différence distingue le texte de ce poème et celui de la Polyglotte: l'accentuation. Dans les vers de Musée, les mots grecs portent les signes d'accentuation traditionnels, alors que, dans la Polyglotte, un seul signe diacritique est employé: c'est un *apex*, un trait oblique descendant de droite à gauche, qui marque l'accent, quelle que soit sa nature: aigu, grave ou circonflexe; l'esprit, rude ou doux, n'est pas indiqué. L'emploi de ce signe d'accentuation unique n'est pas dû à un souci de simplification technique: il a pour but, précise la préface, de rapprocher le texte imprimé de ce qu'était le texte manuscrit dans l'antiquité. La même intention avait été exprimée de manière catégorique par Ange Politien dans ses *Miscellanea*, à propos de l'hymne de Callimaque: il fallait l'imprimer *veteri more sine ullis accentiunculis* («à la manière des anciens, sans le moindre petit accent»); on croirait que Politien avait vu des papyrus ptolémaïques du poète alexandrin. Pour l'éditeur de la Polyglotte, le texte du Nouveau Testament est un texte inspiré; il s'ensuit que les accents et esprits, inusités dans l'écriture du livre au temps des évangélistes, ne font pas partie du texte inspiré et n'ont pas à y être ajoutés. Mais alors pourquoi avoir introduit à Alcalá un accent unique? Pour indiquer au lecteur, comme le précise la suite de la préface, sur quelle syllabe du mot tombe l'accent d'intensité à respecter dans la lecture, sans introduire de distinctions purement graphiques entre aigu, circonflexe et grave, souvenirs du temps lointain où la langue grecque avait un accent musical, un accent de hauteur. Dans la préface de ce tome V comme dans le vocabulaire grec-latin qui suit le texte du Nouveau Testament et dans les épigrammes des deux dernières pages, l'accentuation minimale fait place à une accentuation normale, avec les divers types d'accents et d'esprits.

Lorsque Démétrios Doukas<sup>12</sup>, qui avait travaillé à Venise chez Alde Manuce, arriva à Alcalá, peu après l'installation de Guillén de Brocar, il fut certainement surpris, peut-être même choqué, par la fonte grecque de l'imprimeur. Habitué aux caractères cursifs des divers types aldins, à leurs ligatures, à l'emploi d'abréviations nombreuses, il prend soin, pour se prémunir contre les critiques, de faire savoir que les caractères étaient déjà gravés et fondus quand il est arrivé à Alcalá; c'est ce qu'il indique dans la postface d'une édition de traités de grammaire grecque, publiée le 10 avril 1514, trois mois après l'achèvement d'imprimer du Nouveau Testament qui constitue le tome V de la Polyglotte. Il convient d'examiner ce tome de plus près en ce qui concerne la typographie.

La page est divisée en deux colonnes de largeur inégale, dans une proportion de 4 à 3. Le texte grec original occupe la colonne la plus large (100 mm), le latin de la Vulgate est disposé dans la moins large (75 mm). Le texte grec est recteur et pour assurer une correspondance de ligne à ligne entre le grec et le latin, chaque mot ou groupe de mots étroitement liés est précédé dans l'une et l'autre colonne d'une même lettre latine placée en exposant. Il s'ensuit que la traduction latine, plus concise et composée en caractères moins larges que ceux du grec, présente ici ou là des blancs. Comme dans le *Quincuplex psalterium* de Lefèvre d'Étapes, mentionné plus haut, ces blancs sont remplis par une sorte de torsade simple, coupée à la longueur de l'espace libre et imprimée en noir comme le texte.

Le tome V, avec le Nouveau Testament, était achevé d'imprimer le 10 janvier 1514. La suite de l'entreprise fut menée à bien dans des délais assez courts si l'on tient compte des difficultés à surmonter. Le tome VI et dernier, qui regroupe des annexes à l'Ancien Testament (lexique hébreu, grammaire hébraïque), est sorti des presses en 1515. Dans les deux ans et demi qui suivent paraissent les quatre autres volumes: d'abord le tome I avec le Pentateuque disposé sur trois colonnes (hébreu, grec de la Septante, latin de la Vulgate) et, au-dessous d'elles, en bas de page, le Targum Onqelos en araméen et sa traduction en latin; puis les tomes II à IV avec le reste de l'Ancien Testament, toujours disposé sur trois colonnes; l'entreprise s'achève le 10 juillet 1517. Dans ces quatre

<sup>12</sup> Sur lui, voir D. J. Geanakoplos, *Greek Scholars in Venice*, Cambridge (Mass. ) 1962, 223-255, et E. Layton, *The Sixteenth Century Greek Book in Italy. Printers and Publishers for the Greek World*, Venice 1994, 276-280.

tomes, on n'a pas utilisé pour composer le grec les caractères gravés par Guillén de Brocar. L'imprimeur a fait appel à une fonte avec ligatures et abréviations, d'origine vénitienne, utilisée dès 1509 par l'imprimeur Giovanni Tacuino. Selon toute vraisemblance, la fonte avait été procurée par Vettor Fausto<sup>13</sup>, qui avait collaboré à l'édition de la grammaire grecque d'Urbano Bolzani da Belluno parue chez Tacuino en 1512, et dont le nom, hellénisé en Nicétas Phaustos, figure, comme auteur d'une épigramme, à la dernière page de la Polyglotte; Fausto ne restera pas longtemps en Espagne: après un passage par Paris, où il publie en 1517 chez Josse Bade la traduction latine de la *Mécanique* d'Aristote, il retournera en Italie et succèdera en 1519 à Marcos Mousouros dans la chaire de grec de Venise. Selon certains, le choix de ces nouveaux caractères grecs était une manière de manifester que le texte grec de la Septante n'était qu'une version de l'original hébreu alors que, pour le Nouveau Testament, le grec était l'original. En fait, des considérations techniques ont certainement joué un rôle décisif dans ce changement de police. Les caractères de Guillén de Brocar étaient d'un corps trop fort pour être utilisés dans la composition prévue; de plus ils sont larges et, comme on dit, chassent beaucoup. Il n'était donc pas possible de composer avec eux un texte destiné à occuper une colonne assez étroite (75 mm), d'autant plus qu'une traduction latine *ad verbum* devait être insérée entre les lignes de la version grecque de la Septante. La nouvelle fonte, d'un type usuel dans le livre grec depuis les dernières années du XVème siècle, permettait au prote, avec ses ligatures et ses abréviations, de choisir les caractères qui rempliraient au mieux la ligne.

Un troisième type de police grecque est utilisé dans la Polyglotte d'Alcalá, mais son emploi est limité aux deux pages du tome V (a I r. et v. ) intitulées *Introductio quam brevissima ad grecas litteras*: les caractères, pourvus d'accents et d'esprits, sont de petite taille et assez irréguliers; à la différence de ceux qui ont servi à composer le grec de la Septante, ils me paraissent être du même type que ceux qui se trouvent dans l'opuscule *De litteris graecis* annexé aux *Introductiones in latinam grammaticam* d'Antonio de Nebrija publiées en 1510 à Logroño par Guillén de Brocar lui-même.

<sup>13</sup> Voir, en dernier lieu, sur ce personnage attachant, N. G. Wilson, «Vettor Fausto, Professor of Greek and Naval Architect», *The Uses of Greek and Latin. Historical Essays* (Warburg Institute, Surveys and Texts, 16), London 1988, 89-95.

La réalisation des six tomes avait été très rapide, mais leur diffusion fut retardée de plusieurs années en raison de difficultés diverses auxquelles il faut ajouter la mort du cardinal Cisneros, survenue le 8 novembre 1517. L'approbation du pape Léon X, datée de janvier 1520, a été ajoutée en tête du tome I et la diffusion de l'ensemble de la Polyglotte semble n'avoir commencé que dans le courant de 1522, huit ans après l'achèvement d'imprimer du tome V qui contient le Nouveau Testament et représente l'édition princeps du texte grec.

Ces huit années n'avaient pas été perdues pour d'autres. L'imprimeur bâlois Johann Froben, qui avait eu connaissance de l'entreprise d'Alcalá, envisage avec Érasme, dès le mois d'août 1514, la possibilité d'une édition bilingue du Nouveau Testament. La discussion reprend en avril 1515, alors qu'Érasme se trouve à Cambridge; Beatus Rhenanus, qui sert d'intermédiaire, assure que Froben «promet de donner autant [et donc plus] que n'importe qui» (*se daturum pollicetur quantum alius quisquam*). Arrivé à Bâle en juillet 1515, Érasme s'informe des manuscrits grecs mis à la disposition de l'éditeur; ceux qu'on lui propose réclament des corrections alors que sa traduction est déjà prête. La composition commence le 2 octobre 1515 et, tour de force, ce volume in-folio de quelque mille pages est tiré à 1200 exemplaires le 1er mars 1516, cinq mois plus tard. Contrepartie de la hâte, un très grand nombre de fautes typographiques déparent ce livre qui, par la date de sa mise à la disposition du public, est considéré lui aussi comme l'édition princeps du Nouveau Testament grec; Érasme lui-même reconnaissait que le texte avait été «précipité plutôt qu'édité» (*praecipitatum verius quam editum*) et il le corrigera dans les éditions suivantes (1519, 1522), mais c'est seulement dans la quatrième (1527) qu'il pourra tenir compte du texte, beaucoup plus soigné, offert par la Polyglotte d'Alcalá.

Ce rappel historique ne doit pas faire oublier les questions proprement typographiques. Des trois fontes grecques utilisées dans la Polyglotte d'Alcalá, chacune a eu un sort différent. Les caractères encore primitifs de l'*Introduction aux lettres grecques* n'ont guère laissé de traces et ils ne méritaient pas davantage. La fonte utilisée pour le texte de la Septante dans les tomes I à IV était d'un corps assez petit adapté à des colonnes de texte plutôt étroites, mais convenant mal à un livre composé à lignes longues; elle reparaitra en 1519 pour deux opuscles scolaires dont il sera question plus loin et on la retrouvera en

1526 à Rome où Démétrios Doukas, parti d'Espagne depuis plusieurs années avec son matériel, l'emploie pour publier un livre liturgique. Aussi n'est-il pas étonnant que, malgré ses préventions, Démétrios Doukas ait confié à Guillén de Brocar le soin d'imprimer un recueil grammatical avec les caractères gravés par ce lui-ci et devenus sans usage depuis la publication du Nouveau Testament dans le tome V de la Polyglotte. Ce recueil groupant six traités différents parut le 10 avril 1514, trois mois jour pour jour après la sortie du tome de la Polyglotte<sup>14</sup>. Il contenait les *Erôtêmata* de Manuel Chrysoloras, des extraits de la *Formation des temps verbaux* de Démétrios Chalcondylos, le livre IV de la *Syntaxe* de Théodoros Gaza, deux traités anonymes sur les verbes irréguliers et sur les enclitiques, enfin une anthologie de monastiques de divers poètes. Sur l'avant-dernier folio, Doukas avait publié une postface en grec à l'intention des destinataires du livre, les étudiants d'Alcalá: invité par le cardinal d'Espagne à cause de sa connaissance du grec, il a trouvé sur place une telle pénurie («un désert», dit-il) de livres grecs qu'il a fait publier à ses frais quelques textes sur la grammaire et la poésie avec les caractères (ceux du Nouveau Testament dans la Polyglotte) trouvés sur place. Il est vrai qu'en 1512, deux ans plus tôt, la bibliothèque du collège de San Ildefonso ne comptait que quatorze livres grecs, imprimés ou manuscrits. C'est donc le contenu d'un recueil grammatical publié en 1512 par Alde Manuce et dédié par lui au jeune César d'Aragón<sup>15</sup> que Doukas a reproduit d'après un exemplaire de sa bibliothèque personnelle. Un second volume, non daté mais composé avec les mêmes caractères, contient le poème de Musée, *Héro et Léandre*<sup>16</sup>; c'est la reproduction, pour le texte, de l'édition qu'Alde Manuce avait publiée à Venise en 1495 et dont un exemplaire devait se trouver dans la collection de Doukas. Celui-ci, dans un colophon en grec, indique le livre a été imprimé grâce à son habileté et adresse des compliments au cardinal d'Espagne, fondateur de l'Académie de Complutum, dont le nom était tout juste mentionné dans la postface du recueil grammatical. Avec ce volume non daté s'achève la contribution de Doukas aux débuts de l'enseignement du grec à Alcalá. Le relais sera pris, cinq ans

<sup>14</sup> Reproduction d'une page dans Proctor, pl. XXIV.

<sup>15</sup> Ce volume est décrit dans *Aldo Manuzio Tipografo*, n° 108.

<sup>16</sup> Fac-similé dans Scholderer, pl. 24.

plus tard, en 1519, par Hernán Núñez de Guzmán qui publiera chez Guillén de Brocar, à l'intention des étudiants de grec, deux plaquettes présentant avec le texte original une traduction latine interlinéaire, comme il avait été fait pour la version de la Septante dans les tomes I à IV de la Polyglotte et avec les mêmes caractères grecs. La première plaquette contient un classique de la propédeutique humaniste, le traité de saint Basile *Aux jeunes gens*. Dans sa préface, Núñez explique qu'il publie cet ouvrage pour répondre à la demande d'étudiants de grec déjà bien formés en grammaire et désireux de l'entendre expliquer un auteur: «Comme il y a chez nous une étonnante pénurie de livres grecs» (*quod mira est apud nos graecorum librorum penuria*), ils m'ont demandé de le faire imprimer». Cette édition correspond aux débuts de l'enseignement de Hernán Núñez à Alcalá, où il avait été nommé le 8 mai 1519 à la suite du départ de Démétrios Doukas. Le texte grec de saint Basile reproduit celui de l'édition donnée à Florence un quart de siècle plus tôt chez Lorenzo de Alopa et jamais réédité depuis lors. Quant à la traduction latine, c'est celle que Leonardo Bruni avait composée en 1401 ou 1402 et qui a été très souvent reproduite dans des manuscrits au cours du XV<sup>ème</sup> siècle, puis dans des éditions imprimées à partir de 1470 et, en Espagne, dès 1490; toutefois, Núñez prend soin de manifester son souci pédagogique dans un avant-propos; il relève une série de passages où la traduction de Bruni lui paraît inexacte et mentionne à cette occasion sa propre traduction d'un poème de Démétrios Moschos qui fait l'objet, la même année, d'une seconde plaquette à traduction interlinéaire. Ce poème sur *L'enlèvement d'Hélène*, dont l'auteur était aussi un copiste de manuscrits actif aux alentours du début du XVI<sup>ème</sup> siècle, avait été imprimé en l'année 1500 à Reggio d'Émilie par Dionysius Bertochus. Núñez a repris le texte de cette édition, mais la traduction latine qui s'intercale entre les vers est de son cru. Cinq ans plus tard, en 1524, Francesco de Vergara, frère de Juan, l'un des collaborateurs de la Polyglotte, devient à son tour professeur de grec à Alcalá; il publie, à l'intention de ses étudiants, un corpus de prose grecque chez Miguel de Eguía, gendre et successeur de Guillén de Brocar. La grammaire grecque de Vergara sera elle aussi éditée à Alcalá, en 1537.

Comme le montre cette brève énumération, les espoirs qu'avait pu faire naître la réalisation de la Polyglotte d'Alcalá n'ont pas été confirmés par la suite des événements; et les caractères gravés pour l'impres-

sion du Nouveau Testament n'ont pas eu de postérité. Faut-il supposer que le cardinal Cisneros ait décidé de les mettre hors d'usage après la publication du Nouveau Testament en vue de laquelle ils avaient été gravés? C'est fort possible. Les deux plaquettes de Doukas auraient alors été imprimées avant cette décision, peut-être même l'ont-elles provoquée.

Toutefois le cours de l'histoire présente des détours et réserve parfois des surprises. Ce sera l'objet de ma conclusion.

Si, après un départ brillant, l'hellénisme espagnol semble se tarir peu à peu, c'est que les plus remarquables de ses représentants ne s'intéressent pas à l'édition des textes, fondement de la philologie, et ne publient plus leurs travaux en Espagne même; le rayonnement de l'hellénisme espagnol se fait aux dépens de son foyer originel. Je prends l'exemple d'un excellent connaisseur d'Aristote et de ses commentateurs, Juan Ginés de Sepúlveda. Sa traduction des *Parva naturalia* paraît à Bologne en 1522, suivie, en 1523 et dans la même ville, de celle d'autres traités d'Aristote (*De generatione et corruptione*) ou attribués à lui (*De mundo*). Sa traduction du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à la *Métaphysique* d'Aristote est publiée à Rome en 1527, chez Marcello Silber, par les soins de Démétrios Doukas lui-même, qui avait gardé des relations avec son ancien élève; elle sera rééditée en 1534 à Paris, ville où plusieurs des traductions d'Aristote dues à Sepúlveda étaient déjà parues en 1532. Des ouvrages destinés à l'apprentissage de la langue, comme la grammaire grecque de Juan de Vergara ou le traité *De prosodiis* de Juan Berzosa, sont la première réimprimée à Paris en 1545 et 1557, le second édité à Louvain en 1544. Même des traductions en castillan sont publiées à Paris, comme celle de la *Table de Cébès* donnée en 1532 par le Docteur Poblacion, qui était, il est vrai, médecin de la reine de France. Les Pays-Bas espagnols prennent leur part de cette production. Une importante traduction du pharmacologue Dioscoride est établie par Andrés de Laguna, médecin du pape Jules III, d'après le texte grec imprimé, contrôlé et amélioré par les leçons d'un manuscrit très ancien mis à sa disposition par l'un de ses amis; cette traduction en castillan paraît en 1555 à Anvers. Enfin, c'est dans cette même ville des Pays-Bas que sera publiée chez Christophe Plantin la seconde Bible polyglotte du siècle, celle de Benito Arias Montano, parue de 1569 à 1572. Bien que présentée comme une nouvelle édition de la Polyglotte d'Alcalá, elle fut éditée loin de la Castille, et les caractères grecs utili-

sés<sup>17</sup>, gravés par Robert Granjon, sont étroitement apparentés aux «grecs du roi» de France<sup>18</sup>, sommet de la tendance graphique issue des polices d'Alde Manuce, et donc sans aucun lien avec les caractères de Guillén de Brocar.

C'est pourtant aux caractères d'Alcalá que l'évolution de la typographie grecque depuis le XVI<sup>e</sup> siècle apportera un hommage justifié. D'abord par l'abandon progressif des ligatures et des abréviations: leur emploi n'avait de valeur réelle qu'aux yeux de ceux qui avaient l'habitude de lire des manuscrits byzantins; la police d'Alcalá, si réduite en nombre de caractères, avait trois siècles d'avance sur les polices qui seront gravées en Europe à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien plus, l'accentuation réduite du texte du Nouveau Testament a été rendue officielle en Grèce, il y a quelques années, par le gouvernement hellénique, sous le nom d'accentuation monotonique. Enfin, les caractères gravés par Guillén de Brocar ont connu depuis le début du siècle qui s'achève un succès inattendu. En 1900, Robert Proctor, dans un livre magistral sur la typographie grecque au XV<sup>e</sup> siècle, déclare<sup>19</sup> (je traduis): «A l'Espagne revient l'honneur d'avoir produit comme première fonte grecque celle qui est indubitablement la plus belle fonte grecque jamais gravée». Ce jugement enthousiaste l'entraîna à faire dessiner par Percy Tiffin et graver par Edward Prince une police grecque s'inspirant de celle de Guillén de Brocar, légèrement agrandie et pourvue d'un jeu de capitales<sup>20</sup>. Fondue en 1903, cette police, dite Otter, fut utilisée pour une édition de l'*Orestie* d'Eschyle qui paraîtra en mars 1904, quelques mois après la mort accidentelle de Proctor, survenue en septembre 1903 au cours d'une ascension dans les Alpes. La seule modification notable est le dédoublement de la lettre *nu* dont la forme majuscule, déjà utilisée en 1489 par Antonio Miscomini, vient s'ajouter au *nu* minuscule; on relève aussi l'addition d'un tout petit fleuron au sommet du trait vertical médian du *pi* minuscule et de l'*omega*, ainsi que l'abaissement du *chi*, dont les jambages croisés dépassent nettement la ligne inférieure. La nouvelle police sera utilisée en 1909 par l'Oxford University Press

<sup>17</sup> Reproduction partielle dans Scholderer, pl. 31.

<sup>18</sup> Reproduction de deux pages *ibid.*, pl. 29 et 30.

<sup>19</sup> La phrase est extraite de Proctor (voir *supra*, n. 2), p. 144.

<sup>20</sup> Voir J. H. Bowman, *Greek Printing Types in Britain in the Nineteenth Century: A Catalogue*, Oxford 1992, 70-71.

pour imprimer l'*Odyssée* d'Homère<sup>21</sup> et, dernier hommage rendu à la Polyglotte d'Alcalá, *The Four Gospels in the Original Greek* (1932). Ainsi, après quatre siècles, les caractères gravés à Alcalá par Guillén de Brocar à la demande du cardinal Cisneros trouvaient un prolongement direct et une nouvelle vie. La contribution si remarquable de l'Espagne aux débuts de la typographie grecque était enfin reconnue comme elle le méritait.

*Collège de France (Paris)*

JEAN IRIGOIN

<sup>21</sup> Une page de l'*Odyssée* de 1909 est reproduite dans Scholderer, pl. 59.